

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/1 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.1.46608

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Einhard. Studien zu Leben und Werk. Dem Gedenken an Helmut Beumann gewidmet, publ. par Hermann SCHEFERS, Darmstadt (Hessische Historische Kommission) 1997, 414 p. (Arbeiten der Hessischen Historischen Kommission, Neue Folge, 12).

Les études publiées dans ce volume, et qui pour l'essentiel sont les actes d'un colloque organisé par H. Schefers en 1995 à Michelstadt-Steinbach, sont très variées, voire dépareillées. Certaines n'ont qu'un rapport lointain avec Eginhard, rares s'avèrent celles au cœur du sujet. Comme le maître du repas de Cana, l'éditeur réserve pour la fin le meilleur, ou du moins ce qui, pour reprendre ses termes, est susceptible de donner une nouvelle impulsion aux recherches portant sur Eginhard (p. 7).

Bien que ce volume soit consacré en partie à sa vie, la personne d'Eginhard, sa personnalité n'ont que peu retenu l'attention des auteurs, si ce n'est M. STRATMANN, qui rappelle dans sa contribution sur »Einhard's letzte Lebensjahre (830–840) im Spiegel seiner Briefe« (p. 323–339) la richesse de sa correspondance pour la connaissance de l'homme que fut Eginhard. Elle s'intéresse ainsi à la fin de sa vie, à une époque marquée par la lassitude qu'il éprouvait à l'égard du petit monde de la cour et de ses intrigues. En amont, c'est aux origines d'Eginhard et à l'éducation qu'il recut à Fulda que sont consacrés les deux premiers travaux. Dans son étude sur »Einhard's Herkunft – Überlegungen und Beobachtungen zu Einhard's Erbesitz und familiärem Umfeld« (p. 15–39), W. STÖRMER propose de situer dans les alentours de Seligenstadt et de Michelstadt la région d'où la famille d'Eginhard était originaire. Ces endroits étaient »familiers« à Eginhard; en revanche, on ne peut pas dire que la présentation cartographique permette au lecteur de s'y retrouver facilement (il aurait fallu situer les diverses cartes sur une carte générale et adopter une typographie uniforme). Quant à M.-A. ARIS (»Prima puerilis nutriturae rudimenta. Einhard in der Klosterschule Fulda«, p. 41–56), il s'efforce de reconstituer l'enseignement reçu par Eginhard à Fulda, c'est-à-dire les rudiments de la foi.

En marge du sujet, L. CRISTANTE insiste sur l'importance de Martianus Capella dans son article intitulé »Dal tardoantico al medioevo: il ›De nvptiis Philologiae et Mercvrii‹ di Marziano Capellae e la tradizione delle *artes* nella scuola carolingia« (p. 57–66) et L. HOLTZ, évoquant »Alcuin et la réception de Virgile du temps de Charlemagne« (p. 67–80), postule *in fine* que l'influence d'Alcuin fut moins importante qu'on le suppose, en tout cas aux alentours de 800, et il s'oppose à ce qu'on considère la correspondance entre Charlemagne et ce dernier comme »un dialogue d'Alcuin avec lui-même« (p. 80) – mais il est difficile de saisir ce qui, dans le texte, prépare à cette conclusion. Plus en prise avec le sujet, H. SCHEFERS (»Einhard und die Hofschule«, p. 81–93) tire de l'analyse du poème n° 26 d'Alcuin (dont une traduction aurait été la bienvenue) la conclusion qu'Alcuin n'était pas le maître d'Eginhard. Ce qui est gênant dans cette analyse, c'est l'établissement de catégories d'élèves assez rigides, censées »s'institutionnaliser« alors que la réduction de l'école du Palais à une partie de la Chapelle ne permet assurément pas de prendre en compte la diversité des *nutriti* en formation à la cour.

Plusieurs contributions sont consacrées aux activités d'Eginhard, mais rares sont celles qui apportent du nouveau. Puisque Eginhard supervisait les travaux d'Aix, l'éditeur a sollicité H. SIEBIGS pour présenter les »Neuere Untersuchungen der Pfalzkapelle zu Aachen« (p. 95–137): il s'agit de faire le bilan des travaux parus depuis le monumental ›Karl der Große‹ publié dans la foulée de l'exposition aixoise du milieu des années soixante – un bilan somme toute assez décevant puisque l'auteur en vient à la conclusion selon laquelle on a beaucoup cherché, mais établi fort peu de certitudes, à commencer par la datation de la basilique. V. ELBERN, dans son article sur »Einhard und die karolingische Goldschmiedekunst« (p. 155–178), invite quant à lui à un nouvel examen de l'*arcus Einhardi* – non plus seulement du seul point de vue iconographique, mais aussi de celui, pratique, de la réalisation de cette pièce d'orfèvrerie. Quant à C. BEUTLER, il n'offre absolument pas ce qu'il annonce en sous-titre: au lieu de proposer une contribution sur la manière dont les Carolingiens conçurent et

utilisèrent les images (»Einhard und Bonifatius – Ein Beitrag zur Bildpolitik der Karolinger«, p. 139–153), il s'en tient à une évocation décousue de quelques objets d'art du temps d'Eginhard. *Quid* du rapport entre ce dernier et Boniface? Certes, l'œuvre du second permit au premier de tirer les fruits de son éducation à Fulda, mais ce genre de constatation ne mène pas bien loin.

Les fonctions abbatiales d'Eginhard donnent l'occasion à J. SEMMLER, sous le prétexte d'étudier la position d'Eginhard, son influence à l'égard de la réforme ecclésiastique du temps de Louis le Pieux (ce que permettait d'espérer un titre aussi prometteur que »Einhard und die Reform geistlicher Gemeinschaften in der ersten Hälfte des 9. Jahrhunderts«, p. 179–189), de refaire l'inventaire des communautés soumises à l'autorité de cet habile courtisan qui réussit à s'imposer à la cour de Charlemagne comme à celle de son fils (on trouve une illustration de la prudence d'Eginhard dans l'étude de G. WOLF: »Einige Beispiele für Einhards hofhistoriographischen Euphemismus«, p. 311–321). J. Semmler se contente en outre d'énumérer quelques abbés, en pensant pouvoir faire l'économie d'une approche prosopographique ou d'y faire référence. Ensuite, on peut trouver diverses présentations de lieux où Eginhard fut abbé: A. SETTIA (»Pavia nell'età carolingia«, p. 191–202) fournit une sorte de chronique de Pavie, sans grand rapport avec Eginhard, qui était abbé de »San Giovanni Domnarum di Pavia« présenté par D. VICINI (p. 203–207), mais n'est mentionné – presque par hasard – qu'en un seul paragraphe (p. 196). En revanche, l'article de P. LEUPEN sur »Maastricht in de Vroege Middeleeuwen« (p. 209–221) présente l'avantage de n'être pas qu'un résumé de l'histoire politique du monde franc vue par la lorgnette de l'histoire locale, car l'auteur présente en détail la terminologie employée pour désigner Maastricht – mais il n'est pour ainsi dire pas question d'Eginhard. Au contraire, G. DECLERQ et A. VERHULST traitent vraiment d'Eginhard dans leur communication sur »Einhard und das karolingische Gent« (p. 223–246): ils proposent certes, en seconde partie, un survol de l'histoire de Gand au IX<sup>e</sup> siècle, mais après avoir étudié les rapports qu'Eginhard entretenait avec ce lieu et l'influence qu'il eut sur lui en tant qu'abbé de Saint-Pierre et de la riche abbaye Saint-Bavon, qu'il tenait en union personnelle (sans qu'il y eût pour autant de lien institutionnel entre les deux établissements) et où il procéda à la division de la mense abbatiale et de la mense conventuelle. En faisant le point sur la recherche, les auteurs appellent de leurs vœux de nouveaux travaux sur la *Vita Bavonis* et sur le recueil des lettres d'Eginhard – ce qui nous conduit au dernier volet de ce recueil, le plus stimulant: la production littéraire d'Eginhard.

L'approche qu'a B. KASTEN de certains »Aspekte des Lehnswesens in Einhards Briefen« (p. 247–267) ne laisse pas indifférent. L'étude des diverses catégories de destinataires est très intéressante, mais on s'interroge sur l'utilité de la très longue digression sur les fils de comtes entrés dans la vassalité des rois carolingiens et leurs méfaits, notamment le rapt de la fille de leur seigneur. Ce qui est vraiment sujet à caution, c'est le parti jusqu'au-boutiste de la critique des textes par B. Kasten: parce que les vassaux, une fois promus comtes, ne sont plus désignés comme des vassaux, mais comme des comtes, ils ne feraient plus partie des vassaux (p. 260). Il n'y a pas lieu de rouvrir la vieille querelle »fidèles ou vassaux?«, c'est pourquoi je me contenterai de deux remarques. Lorsqu'en 814 le comte Wala se rendit auprès de Louis le Pieux et que, selon le témoignage de l'Astronome, *humillima subiectioe se eius nutui secundum consuetudinem Francorum commendans subdidit* (c. 21, éd. Tresp, p. 346), doit-on comprendre qu'il ne se prêta pas à l'hommage vassalique? C'est ce que suppose B. Kasten, puisqu'à propos du très beau dossier que constituent les *Annales de Saint-Bertin* et la biographie de l'Astronome concernant les hommages des »évêques, abbés, comtes et vassaux royaux ayant des *beneficia* [en Neustrie]« à Charles le Chauve en 838, elle affirme: »Diese Aussagen dokumentieren nicht, daß Bischöfe, Äbte und Grafen als Vasallen bezeichnet worden wären, sondern nur, daß die genannten Gruppen geistlicher und weltlicher Amtsträger und die Königsvasallen eines gemein hatten: die Form der Huldigung

durch Kommendation, Handgebärde und Treueid« (p. 261). N'est-ce pas précisément par la recommandation par les mains et la prestation d'un serment de fidélité qu'on entre en vassalité? Rien ne sert de pinailler: si les comtes ne sont plus mentionnés comme vassaux dès lors qu'ils deviennent comtes, c'est tout simplement parce que cette fonction l'emporte en importance et en prestige. Par ailleurs, l'auteur refuse de verser au dossier les mentions de comtes du Palais attestés comme vassaux du roi au prétexte que »man kann den Bereich des Hofes und seiner spezifischen Ämter ... nicht mit dem Bereich der Reichsverwaltung und den Ämtern von Bischöfen, Äbten und Grafen gleichsetzen« (p. 262). Je ne partage pas cette opinion – cf. ma Prosopographie de l'entourage de Louis le Pieux (781–840), Sigmaringen 1997, p. 29 et suivantes.

M. HEINZELMANN, dans son examen détaillé de »Einhard's ›Translation Marcellini et Petri‹: Eine hagiographische Reformschrift von 830« (p. 269–298), propose une analyse politique d'un texte dont la diffusion fut assez restreinte – en tout cas bien en-deça de la publicité faite à la translation des reliques importées par Eginhard qui, tout en réglant ses comptes avec l'abbé Hilduin, exhorte ses contemporains (notamment ses pairs) à la réforme morale de la société. On pourrait difficilement concevoir un volume sur Eginhard d'où sa *Vita Karoli* serait absente; ce n'est toutefois qu'à »The preface to Einhard's *Vita Karoli*« que D. GANZ s'intéresse (p. 299–310), en nous offrant une explication de texte magistrale, bien que la méthode employée ne soit pas sans présenter de danger: l'auteur va à la recherche des occurrences d'expressions employées par Eginhard, sans qu'on soit toujours en mesure d'apprécier la part des citations voulues, inconscientes ou des fruits du hasard – en fait, l'auteur oscille parfois entre les affirmations et les suppositions, mais le systématisme qui prévaut s'avère gênant (p. 302: l'auteur en vient à considérer, apparemment sans réserve, qu'Eginhard influença ses contemporains dans l'emploi du substantif *nutritor*). On saura cependant gré à D. Ganz d'avoir montré que l'auteur de la *Vie de Charlemagne* avait adapté au genre biographique des termes jusqu'alors propres à l'hagiographie. Bref, les deux dernières études mentionnées nous rappellent l'intérêt que recèle une approche qui, au-delà de la forme d'un texte, cherche à en cerner l'esprit. Quant à l'ensemble du volume édité par H. Schefers, il s'avère l'illustration de la diversité des compétences de ceux qui, à l'instar d'Eginhard, à la fois profitèrent de la »renaissance carolingienne« et y apportèrent leur concours.

Philippe DEPREUX, Tours

Rabani Mauri in honorem sanctae crucis, cura et studio Michel PERRIN, Turnhout (Brepols) 1997, CXX–342 S. (Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis, 100/100 A).

Mit dieser kritischen Gesamtausgabe der berühmten Figurengedichte des Rabanus Maurus legt der Editor die Quintessenz seiner langjährigen Forschungen vor. Schon das Titelblatt weist auf Neues: Benutzte Perrin selbst bislang in seinen Aufsätzen die seit der Editio princeps des Jakob Wimpfeling (1503) geläufige Bezeichnung *De laudibus sanctae crucis*, so wählt er nunmehr den handschriftlich besser bezeugten Titel *In honorem sanctae crucis* (vgl. S. XXVII und das Explicit zum ersten Buch S. 221, 70). Erstmals wird das Werk auf einer breiteren handschriftlichen Grundlage ediert. Alle bisherigen Ausgaben greifen auf einen jeweils älteren Druck zurück, so daß man nie über den Editionsstand von 1503 hinausgekommen ist. Da nun Wimpfeling für die neuzeitliche Rezeption maßgeblich ist, sein Text indes zahlreiche Eigentümlichkeiten gegenüber den ältesten Handschriften aufweist, hat Perrin dessen Ausgabe mitkollationiert und Überlegungen zur handschriftlichen Vorlage angestellt. Wimpfeling lag eine Version von Rabans Werk vor, die im 15. Jh. in Süddeutschland verbreitet worden ist. Zahlreiche Textzeugen dieser Fassung sind erhalten, doch konnte Wimpfelings Handschrift bislang noch nicht identifiziert werden.